

Entretien avec Francine Christophe

Cet entretien a été réalisé le 30 mai 2018. Je tiens à remercier Francine Christophe, qui a eu la gentillesse de m'accorder cet entretien.

*Francine Christophe est née en 1933. En 1942, elle est arrêtée avec sa mère, parce que juives, et internées dans différentes prisons et camps, avec d'être déportée à Bergen-Belsen. Elle a témoigné sur son expérience des camps et de l'internement dans son ouvrage **Une petite fille privilégiée**, publié en 1995.*

J'aurais aimé savoir comment était votre vie avant votre arrestation, à partir du début de la guerre

Au début de la guerre, ma vie n'est pas du tout malheureuse. Il n'y a qu'une chose qui me manque, c'est Papa, puisqu'il a été mobilisé. Il n'est pas là, il vient une ou deux fois en permission de détente nous retrouver trois-quatre jours. Mais il n'y a rien d'épouvantable dans ma vie à cette époque-là.

Au moment où la guerre commence, que vous dit votre mère ?

Elle n'a rien à me dire, je me rends bien compte que c'est la guerre. Je suis une très petite fille quand la guerre commence. En plus, ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'à mon époque, les enfants étaient tenus très à l'écart des nouvelles. D'abord, on n'avait pas de télévision, et des radios on n'en avait très peu, il y avait même des familles qui n'en avaient pas parce que c'était trop cher. Les parents lisent le journal, généralement le père, pas la mère, qui est à la cuisine. Il y a des familles comme la mienne où les parents discutent des événements, mais nous les enfants nous ne faisons absolument pas attention. Nous sommes totalement hors politique, hors événements, jusqu'à un âge très avancé. J'ai bien compris que c'est la guerre, puisque j'ai vu Papa en uniforme et qu'il est parti. J'ai vu qu'il avait l'air malheureux, qu'il a serré maman dans ses bras plus fort que d'habitude certainement. Je vois bien qu'il y a des militaires partout. Mais ça ne me dérange pas outre mesure, du moment que j'ai ma vie réglée. J'ai Maman, de toutes manières, j'ai Grand-Mère. Et j'allais à l'école, bien entendu.

La France a perdu la guerre, et du coup des hommes sont faits prisonniers. Mon père fait partie de ces 1 800 000 hommes, groupe important qui est fait prisonnier et envoyé en Allemagne. Donc j'ai parfaitement compris que je n'aurai certainement pas l'occasion de voir mon père pendant très longtemps, que notre vie va être plus difficile, parce que Maman est une femme de l'époque, elle ne travaille pas, nous vivons sur ce qu'on appelle une délégation de solde, c'est-à-dire ce que touche un militaire mobilisé - enfin un civil mobilisé qui devient militaire. Je crois qu'il y a eu quelques problèmes au début de la guerre, que les femmes de prisonniers n'ont pas rapidement touché leur délégation de solde, puisque je me souviens que maman avait des difficultés à me nourrir à ce moment-là. On avait une voisine qui était dans le même cas, et toutes les deux, elles allaient à la fermeture du marché, elles ramassaient des trognons, des fruits un peu avariés, des choses comme ça, pour faire manger leurs enfants parce qu'elles n'avaient pas grand-chose. C'était une vie un petit peu difficile, mais moi cela ne m'a pas dérangée. Ma vie va être dérangée à la minute où il y aura des persécutions anti-juives. Mais jusque-là ce n'est pas épouvantable.

Et les persécutions, du coup ?

Les persécutions ont commencé petit à petit, par le recensement à la mairie ou à la préfecture, et je me souviens que ma mère trouve ça bizarre. Elle me dit : « tu vois c'est très curieux, il faut que j'aille me déclarer, dire que je suis juive ». J'ai dit : « Maman, mais c'est quoi être juif ? », on n'était pas du tout pieux, la religion ne m'a jamais tracassée. Je ne voyais pas en quoi j'étais différente de mes camarades parce que j'étais juive, ce qui était vrai, d'ailleurs, je n'étais pas différente d'elles. Maman me dit : « c'est une drôle de loi, mais on doit toujours obéir à la loi. Puisqu'il faut que nous allions nous déclarer, on ira ». Nous y sommes allées. J'ai un peu oublié tout ça maintenant, heureusement que j'ai écrit mon livre très peu de temps après mon retour de déportation.

Elle était inquiète votre maman ?

Je crois me souvenir que j'ai senti qu'elle était inquiète. Du coup son inquiétude m'a gagnée. Je crois que c'est à ce moment-là que j'ai commencé à avoir peur. J'ai commencé à avoir peur parce qu'il y a tout un tas de choses qui ont été interdites aux Juifs. Par exemple, il y a l'interdiction de sortir de chez soi après 20 h. Nous avons été voir un cousin qui n'habitait pas loin, et tout d'un coup Maman s'est aperçue qu'on avait dépassé les 20 h.

Elle a blêmi, et elle m'a dit : « vite Francine, il faut rentrer à la maison », nous sommes vite rentrées. Elle m'a dit : « ne cours pas, parce que si nous courons, les gens vont se demander pourquoi. Marche tranquillement, espérons qu'il ne se passera rien ». Nous sommes rentrées à la maison, mais là, j'ai vraiment commencé à avoir peur. Peur qui ne m'a plus jamais quittée d'ailleurs.

Il y a d'autres choses qui se sont passées. Je me souviens qu'un jour, j'habitais rue Cardinet, nous sommes passées sur un autre côté de la rue où habitaient des amis de mes parents. Nous avons vu un gros camion qui chargeait leurs meubles. Cela nous a beaucoup étonnées Maman et moi, je n'ai pas très bien compris ce qui arrivait. Maman m'a dit : « tu vois, on emporte leurs meubles parce qu'ils sont juifs ». Ah bon ? On prend les meubles des gens parce qu'ils sont juifs ? J'étais étonnée, mais je ne me suis pas posé trop de questions.

Et les camarades que vous aviez à l'école, il y en avait beaucoup qui étaient dans la même situation ?

Non, je n'ai aucun souvenir de camarades juives dans mon école. Mais il y en avait sûrement parce que, après guerre, quand on a mis une plaque sur le mur de l'école, en hommage aux enfants qui avaient été déportés, c'est là que je me suis aperçue qu'il y avait d'autres enfants juifs. Mais quand j'y étais moi, je ne le savais pas.

Il y a eu tout un tas de brimades. On n'avait plus le droit d'avoir le téléphone, on n'avait plus le droit d'avoir un vélo... Il y a eu l'épisode de l'étoile, alors là, ça a été un moment bizarre. Maman est allée les chercher, ces étoiles, je crois que c'était à la préfecture. J'étais avec elle, on a fait la queue, on a dû les payer, on a même dû donner de nos tickets de textile, ce qui était très embêtant, m'a expliqué Maman, parce que les tickets de textile, ce serait ça en moins pour s'habiller l'hiver - étant donné qu'à l'époque on ne pouvait pas s'habiller sans avoir des tickets, il y avait des tickets pour tout, aussi bien pour les vêtements que pour la nourriture, les chaussures, n'importe quoi... Donc nous sommes revenues avec chacune trois étoiles je crois, parce que nous devions coudre ces étoiles solidement et nous devions toujours avoir une étoile, ce qui fait que si on avait une étoile sur la robe et qu'on mettait un gilet, on devait avoir une étoile aussi sur le gilet. Il y a beaucoup d'enfants juifs qui rigolaient un peu avec cette étoile, ils ne l'ont pas tous pris mal, moi-même un jour, paraît-il - ça, c'est une amie qui me l'a raconté après la guerre -

je suis entrée dans la classe en écartant mon gilet de façon à ce que les deux étoiles soient côte à côté, et j'ai dit : « regardez les filles, aujourd'hui j'ai des jumelles ». Voilà, on rit comme on peut, il faut garder son sens de l'humour. Il faut rire. Moi, je ris de tout. Donc je portais mon étoile, et à partir de ce moment-là, ma peur a grandi parce que nous avons vu que des gens qui avaient des étoiles disparaissaient, et qu'on ne les revoyait plus. Alors là, j'ai vraiment eu la panique. Jusqu'au jour où Maman m'a dit : « on ne peut pas rester à Paris ». Mais pourquoi Maman on ne peut pas rester à Paris ? « Parce qu'on va se faire arrêter ». Arrêter ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Je n'ai rien fait. « Oui, mais tu es juive. Il faut se cacher. Nous devons aller en zone libre, puisque ton oncle et ta tante y sont, avec tes cousines. En zone libre, on ne porte pas l'étoile, on ne se cache pas. Il y a des voisins très gentils qui sont venus chercher des meubles à la maison, qui les ont cachés ... Ils ne pouvaient pas tout cacher, il y a beaucoup de choses dans un appartement. Nous sommes parties. Là, vraiment j'avais peur, ça y est j'avais compris que j'étais un gibier, qu'un gibier, ça doit se cacher. Ma mère m'a dit qu'on allait me faire des faux-papiers, parce que sur nos papiers il y avait un gros tampon, marqué « Juifs ». Ah bon ? Faire des faux-papiers ? « Oui. On va prendre le train, arriver dans un petit pays, qui s'appelle La Rochefoucauld. Là, on descendra du train, il y a un monsieur qui nous attendra. Mets-toi ce nom dans la tête, il s'appelle monsieur Lalo ». Et j'ai dit : c'est très bien, je me souviendrai de ce nom parce que dans ma classe il y a des jumelles qui s'appellent Lalo. « Eh bien tu vois, c'est pratique. Alors Lalo, tu gardes ce nom dans ta tête, monsieur Lalo ». On a pris le train, on est passées d'abord chez une amie de ma grand-mère, qui habitait rue Boissonnade. Maman m'a dit : « quand on passera devant la loge de la concierge, tu écarteras ta veste en disant que tu as chaud, de façon à ce que ton étoile soit cachée par le revers de ta veste ». Ah bon, pourquoi Maman ? « Parce que cette concierge-là, elle n'est pas sûre ». Moi, j'étais habituée à mes concierges, qui étaient des gens absolument extraordinaires : ils étaient venus chercher toutes les armes que tout le monde avait, des fusils de chasse - il y avait des hommes qui étaient chasseurs évidemment, mon père l'était. Ils étaient passés dans tous les étages de l'immeuble, ils les avaient ramassés. De nuit ils avaient été les jeter dans la Seine, pour que les Allemands ne les aient pas.

Cette amie de ma grand-mère, j'ai su plus tard que c'était une résistante, à l'époque je ne savais pas du tout ça. Je ne savais même pas ce que c'était que la résistance. On a décousu nos étoiles chez elle, il m'a semblé qu'elle les brûlait. On a pris le train. Je n'avais plus d'étoile et ça me faisait drôle, je regardais ma poitrine très étonnée. Comme quoi, on prend

l'habitude, même des horreurs. Arrivées dans le train, Maman a dit : « ça y est... ça y est ». Ah bon, ça y est, Maman ? « Oui, ça y est ».

On est arrivées à Angoulême, là on a changé de train, on a pris ce qu'on appelait à l'époque un tortillard, qui devait nous emmener à La Rochefoucauld. Dans ce tortillard, un monsieur fumait, ça sentait mauvais. Je ne disais rien, alors qu'en temps normal, j'aurais dit quelque chose. Puis Maman m'a dit : « tu te souviens, en arrivant à La Rochefoucauld on descend du train et on va trouver monsieur Lalo ». En arrivant à La Rochefoucauld, on est descendues du train, il y avait des militaires allemands. Il n'y avait pas de monsieur Lalo. Ils nous ont tous contrôlés, ils ont regardé la carte d'identité de Maman : elle n'a pas dû leur sembler très bien. Ils nous ont mises de côté, avec d'autres gens. Puis quand tout le train a été contrôlé, ils nous ont emmenées à la *Kommandantur*. A la *Kommandantur*, on a commencé par nous séparer Maman et moi, on m'a mise dans une pièce avec un soldat et un gros chien. Je dois vous dire qu'encore maintenant, j'ai peur des gros chiens. Je pense que ça vient de là. Ce gros chien était plus haut que moi quand il se dressait. J'entendais qu'on posait des questions à Maman. Or, elle m'avait dit : « si on t'interroge et qu'on te demande si tu es juive, tu diras que non, parce que si tu dis oui, on va te mettre en prison. Et surtout, dis bien que Papa est prisonnier de guerre, parce que ça, ça peut nous sauver ». J'ai su plus tard que j'étais protégée par la convention de Genève. Au bout d'un moment, c'est moi qu'on a interrogée : je suis passée devant une grande table, derrière laquelle il y avait des militaires : il y en avait un qui criait très fort et l'autre qui faisait le gentil. J'ai été un peu insultée par celui qui criait, évidemment... « Avoue que tu es juive ». Non monsieur. « Mais qu'est-ce que tu faisais là ? Tu voulais passer la ligne de démarcation ! » Oui monsieur, puisque j'ai mon oncle, ma tante et mes cousines qui vivent de l'autre côté, je voulais, pour les vacances, aller les retrouver – c'était le 26 juillet. « Mais tu n'as pas le droit ! Tu n'as pas de permis. Donc si tu voulais passer la ligne, c'est que tu voulais te sauver. Et si tu voulais te sauver, c'est que tu es juive ». Mais non monsieur, je ne suis pas juive, non, je ne suis pas juive. Et puis, ce qu'il faut que vous sachiez monsieur, c'est que Papa est prisonnier de guerre. J'insistais, Papa est prisonnier de guerre. Ça a duré un petit moment comme ça, il criait, il m'insultait, et l'autre était plus gentil : « tu es mignonne tout plein, si tu veux rester mignonne comme ça, il faut nous dire la vérité. Il faut nous le dire, que tu es juive ». Monsieur, je ne vais pas vous le dire, je ne suis pas juive. Ils ont ramené Maman, et ils lui ont dit : « vous voyez, votre enfant est là, devant vous. Mais si vous n'avouez pas que vous êtes juives, nous allons l'emmener ». Elle a dit : « nous sommes

juives ». « Et bien voilà, c'est dit ». Alors, il n'y a plus qu'à aller à la prison... On nous a emmenées à la prison de La Rochefoucauld, qui n'était pas une vraie prison, c'était la Halle aux grains au rez-de-chaussée et au premier l'espèce de petit théâtre de la ville. C'est là qu'on nous a mis les paillasses. Il y avait des souvenirs du théâtre, des choses rigolotes. Quand on est arrivées là, les gens nous ont tous entourées, moi j'ai éclaté en sanglots, parce que la pression avait été trop forte : le départ, le train, l'arrestation, l'interrogatoire... C'était beaucoup, je n'avais pas 9 ans... Ils ont été gentils comme tout. Ils m'ont dit : « la vie est belle, ne te tracasse pas ». J'ai su plus tard que Maman ne s'était pas trop tracassée, parce qu'à l'époque, quand on traversait la ligne sans permis, on était passibles de 15 jours de prison. Maman a pensé : « on a dépassé la ligne, on va être 15 jours en prison ». Mais elle n'avait pas pensé que c'était différent pour les Juifs. Non, ce n'est pas 15 jours qu'on a fait : c'est 3 ans. Et encore, on s'en est sorties.

Je vais vous raconter quelque chose de spécial pour La Rochefoucauld, quelque chose qui se passe maintenant : dans 8 ou 10 jours, je vais aller à La Rochefoucauld parce qu'il y a la pose d'une plaque, qu'on doit dévoiler cette plaque, avec le nom de ma mère et le mien. A La Rochefoucauld, je vous disais que j'avais été mise en prison, et que ce n'était pas une vraie prison, que c'était la Halle aux grains. Cette Halle aux grains c'est un vieux bâtiment, en centre-ville, qui existe toujours, qui est maintenant la médiathèque. Donc extraordinaire coïncidence, je vais aller parler là où en 1942 on m'a mise en prison.

Après La Rochefoucauld, on m'a emmenée à Angoulême, dans une vraie prison. Quand nous sommes entrées dans la prison, il y avait une surveillante d'étage qui a commencé par être très désagréable, parce qu'elle a cru que le groupe de femmes que nous étions avait été emprisonné parce qu'elles étaient des prostituées, ou je ne sais quoi. Après, quand elle a su, elle est devenue plus gentille. Puis, on nous a mises en cellule. Vous savez, dans les prisons, pendant la guerre, on était toujours très nombreux dans les cellules. C'était une cellule de deux, puisqu'il y avait deux paillasses, on était 10 ou 12. On avait même un bébé de 10 mois. On est restées 4 jours, je me souviens, on nous passait la soupe par le petit guichet dans la porte. Pour se laver - car il n'y avait pas de toilettes dans la cellule, pas de lavabo, rien - on descendait tous en groupe dans la cour, il fallait se laver devant les gendarmes. Je pense que Maman devait être dans tous ses états, comme toutes les femmes, d'ailleurs.

Il y a eu une chose très curieuse dans la prison d'Angoulême, c'est que, venant du quartier des hommes - car c'était une prison mixte -, on entendait chanter des chants patriotiques. Nous avons su bien longtemps plus tard que c'étaient des jeunes résistants qui chantaient pour nous donner du courage, parce qu'ils savaient que nous étions là, enfermées.

Au bout de 4 jours à Angoulême, on m'a emmenée à Poitiers, c'était un grand camp. C'est donc mon premier camp. Il était partagé en deux, d'un côté il y a nous, les Juifs, et de l'autre côté il y a des Tsiganes en famille. C'était un camp très sale, des rats couraient partout. Comme on dormait sur la paille souillée par terre, des fois, des rats nous couraient dessus... Un jour on en a même trouvé un dans la soupe. C'est dégoûtant. Bon je ne vous parlerai pas des toilettes, c'est une horreur. Les toilettes... Enfin ce n'est pas le mot.

Après, nous sommes parties de Poitiers en pleine nuit. On s'est demandé pourquoi, et on ne l'a su que plus tard : des gens de Poitiers étaient venus manifester sur les voies, pour empêcher le convoi précédent de partir. Alors pour que les gens soient au lit, ils avaient décidé qu'on allait partir à minuit, comme ça personne ne pouvait manifester sur les voies. Nous sommes parties en wagon à bestiaux : je pense que tous les gens qui sont allés en wagon à bestiaux ne peuvent pas l'oublier. C'est quelque chose de terrible, les wagons à bestiaux : on est dans le noir, on ne sait pas où on va, bien entendu, on a chaud l'été, froid l'hiver, on n'a pas à boire, on n'a pas à manger, on est serrés les uns contre les autres, on ne peut pas s'allonger. Pour les besoins, on nous a mis une espèce de gros bidon devant la porte, quand le bidon est plein, il déborde.

On nous emmène à Drancy. Drancy c'est un peu affolant, parce que c'est énorme. J'avais l'impression que j'étais dans une espèce de château fort : il y avait un bloc qui donnait sur la liberté. J'avais l'impression que j'étais dans un château fort, dont ce bloc était le donjon. A Drancy j'ai assisté à des choses épouvantables...

Comment ça se passait avec les autres enfants que vous avez pu rencontrer à Drancy ?

Ce que j'ai vu d'horrible, ce sont des troupeaux d'enfants. Plus tard je saurai que c'est ce qu'on a appelé depuis « les enfants du Vel' d'Hiv' ». Je ne le savais pas. C'étaient des enfants qui avaient été – ça aussi, je l'ai su après – séparés de leur mère dans les camps du Loiret, et qui revenaient seuls à Drancy. J'ai vu arriver ces troupeaux d'enfants, qui étaient sales, qui étaient blessés, mais je ne savais pas pourquoi. Tout ce que je sais, c'est

que c'était absolument horrible à voir. Je n'avais qu'une peur, c'est qu'on me mette avec eux. Je me jetais dans les bras de Maman en criant : « pas moi, Maman, pas moi ! » Non, pas moi, parce que je crois que c'est à ce moment-là que nous apprenons que nous sommes privilégiées, du fait que Papa étant prisonnier de guerre, nous sommes protégées par la convention de Genève.

Et donc, vous n'êtes pas séparées ?

Donc je ne vais pas partir avec ces enfants, je saurai plus tard qu'ils sont envoyés à Auschwitz, et assassinés. Moi, je reste à Drancy. J'ai su qu'on était restées trois semaines. Il y a eu d'autres personnes qui sont parties.

Après Drancy, re-wagon à bestiaux, direction Pithiviers. A Pithiviers, qu'une partie des enfants du Vel' d'Hiv' venait de quitter, on est restées trois semaines. Il s'est passé quelque chose de terrible : il y a eu d'autres déportations, les gendarmes passaient dans les baraques, ils avaient des listes. Un jour, sur la liste, il y avait mon nom. Ça a été un coup de tonnerre dans nos vies, à Maman et à moi. Mon nom ? Mais je ne devais pas être sur la liste, puisque j'étais protégée par la convention de Genève ! Je devais rester en France, on ne devait pas m'emmener ! Il fallait qu'on s'en sorte. Or, ma grand-mère paternelle, veuve très jeune, s'était remariée avec un monsieur qui était catholique, et qui avait servi dans la gendarmerie. Il était même colonel de gendarmerie, quand il avait cessé l'armée à la suite d'un accident. Maman a commencé à demander à tous les gendarmes qui étaient là – puisqu'à Pithiviers comme à Drancy, c'étaient des gendarmes qui nous gardaient - chaque fois qu'elle voyait un gendarme, elle lui disait : « vous connaissez le colonel Streif ? », « Non », « et vous, vous connaissez le colonel Streif ? », « Non ». Jusqu'au jour où, miracle, il y en a un qui a dit : « oui je le connais, j'ai servi sous ses ordres ». « Il faut nous sauver, parce que je suis sa belle-fille, a dit Maman, il a épousé ma belle-mère. Nous sommes protégées, ma fille a été mise par erreur sur cette liste, il faut vous débrouiller, il faut nous sauver ». Ce gendarme a réussi à me faire enlever de la liste. Mais ça a été un moment épouvantable, parce qu'on a eu tellement peur lorsqu'on a vu partir tout le monde.

Enfin, on est restées à Pithiviers. De Pithiviers, nouveau wagon à bestiaux, on nous a emmenées à Beaune-la-Rolande. Le camp était vide. Complètement vide. J'ai su plus tard que c'était là qu'on avait séparé les enfants du Vel' d'Hiv' de leur mère, et qu'on les avait

envoyés à Drancy. C'était sale. Il semble me souvenir qu'on était 6. Dans un grand camp, c'est vide... Petit à petit ça s'est rempli, mais si peu qu'au début, on a eu la même baraque pour les hommes et les femmes : on nous a obligés – enfin, on a obligé les hommes – à construire une cloison pour séparer la baraque en deux. Il y avait des monceaux de matelas à laver, couverts de sang, de déjections... c'est ce qui avait servi aux enfants séparés de leur mère. Maman et Madelon, notre camarade, ont dû laver ça – à l'eau froide, bien sûr. Pendant des jours et des jours, elles lavaient ça, elles étaient sales comme tout, parce qu'elles n'avaient pas de vêtements pour se changer. Elles étaient gardées par deux femmes qui disaient qu'elles étaient infirmières. Quand elles estimaient que Maman et Madelon avaient bien lavé, elles leur offraient royalement deux tranches de pain d'épice. Elles devaient être contentes avec ça... C'était toujours ça en plus de la soupe.

Vous faisiez quoi, vous, pendant ce temps-là ?

Je ne m'en souviens pas du tout. Non, ça c'est trop loin.

Je suis restée très longtemps à Beaune-la-Rolande, j'ai su après que j'étais restée 9 mois. Le camp s'est rempli petit à petit. Maman avait été nommée chef de baraque : Maman était une femme remarquable, on a toujours su qu'elle était une femme remarquable (*rires*). Elle était bonne et dévouée, elle pensait toujours aux autres. Elle laisse des bons souvenirs partout. Un jour il y a eu besoin d'une infirmière, et comme elle avait des notions de médecine – ma grand-mère ayant été infirmière pendant la Grande Guerre, maman savait faire les piqûres etc. -, elle a laissé la baraque, elle a été envoyée comme infirmière à l'infirmerie du camp. Je suis allée vivre avec elle. Ça avait un avantage, c'est qu'on était seules pour dormir, on n'était plus dans une baraque toutes ensemble. Elle a vécu des aventures, des tas de trucs dans sa vie d'infirmière. Je ne me souviens plus de tout, mais c'était pas rigolo tous les jours. Le camp s'est rempli petit à petit, il y a eu des gens à qui je me suis beaucoup attachée. Mais ces gens-là sont partis un jour dans une grande déportation.

Enfin nous aussi on est reparties. Re-wagon à bestiaux, c'était très long parce que j'ai su plus tard qu'il y avait 120 kilomètres entre Beaune-la-Rolande et Drancy ; on avait fait ça en 48 heures. Enfermées, toujours la même chose, avec le bidon qui déborde.

Il s'est passé quelque chose d'amusant à Beaune-La-Rolande : c'est que les autorités n'avaient pas envoyé d'étoiles. Or, ceux qui s'étaient cachés, comme moi, n'avaient pas

d'étoile. Dans un camp, on doit porter une étoile. Donc, puisqu'ils n'avaient pas envoyé d'étoiles, la mairie a été priée d'envoyer au camp des bandes, de la peinture jaune et des pochoirs. Les hommes du camp se sont mis à peindre des étoiles. On portait ces étoiles-là. C'était rigolo, ça. On est reparties à Drancy, en arrivant on nous a dit : « on va vous donner des vraies étoiles, ici ce n'est pas Beaune-la-Rolande, vous allez avoir des ennuis avec vos étoiles fantaisistes, c'est pas possible ».

Après un an à Drancy, vous avez été déportées à Bergen-Belsen. Vous aviez été prévenues ?

Drancy, c'était un camp de bobards, parce que quand vous enfermez 5 à 6 000 personnes dans cette espèce d'endroit clos, où elles n'ont pas le droit d'avoir des rapports avec l'extérieur - quand elles en ont c'est en cachette - on s'imagine mille choses, il y a tout le temps des bobards. Parmi nous, il y en avait qui pensaient que si on nous emmenait, c'était pour nous mettre dans un château. J'ai des camarades qui ont vraiment cru ce bobard-là, qu'on allait nous mettre dans un château. Il y a une autre chose que j'ai su plus tard, c'est que Maman avait rencontré un couple qui venait d'être arrêté, qui avait écouté la radio anglaise. Ils ont dit à Maman : « Madame Christophe, nous avons entendu la radio anglaise, ils disent que s'ils nous emmènent en Allemagne, ce n'est pas pour travailler comme ils nous le disent, mais c'est pour nous tuer ». Maman a hésité à le dire aux camarades, mais elle s'est dit que si elle le disait, tout le monde allait se révolter, que s'il y avait une révolte, ce serait écrasé dans le sang. Donc elle n'a rien dit, ce qui fait que Maman mourait de peur que ce soit vrai. Cela ne l'était pas car nous étions protégées par la convention de Genève. Donc, au lieu de nous emmener à Auschwitz où nous aurions été assassinées, on nous a bel et bien emmenées à Bergen-Belsen, qui était un camp de concentration. On pouvait mourir aussi, bien entendu, dans des camps de concentration. On y mourait ô combien, mais ce n'était pas une mort systématique. On avait une chance de s'en tirer : la preuve, je suis là.

Comment est-ce que vous communiquiez là-bas ? Est-ce que vous aviez des contacts avec les SS ?

On était obligés de savoir parler un peu allemand, parce que les ordres étaient toujours donnés dans cette langue. Un ordre, il faut y obéir au quart de tour. Je savais un petit peu d'allemand, comme tout le monde, quelques dizaines de mots pour survivre.

Du fait de la convention de Genève, nous avons droit à des lettres. Maman a dû recevoir deux lettres de Papa, mais il était obligatoire de les écrire en allemand, ce qui était très compliqué. On a reçu deux lettres de Papa, auxquelles on a eu le droit de répondre. C'est ubuesque toute cette histoire. Comme la convention de Genève dit que nous avons le droit aux colis, mon père a eu le droit de faire des colis sur sa maigre nourriture, de nous les envoyer à Bergen-Belsen. Nous avons donc également reçu deux colis. Bien entendu, ils étaient visités avant nous par les SS du camp, qui en vidaient la moitié. Mais ce qui nous restait, c'était toujours ça, c'était quelques cigarettes. La cigarette dans un camp c'est une monnaie d'échange très importante, quand on a très faim et que l'on fume, ça coupe la faim. Donc quelqu'un qui possède une cigarette a un trésor, ça lui coupe un peu sa faim. Ce qui fait que c'est une grosse monnaie d'échange, les cigarettes.

Nos rapports avec les SS du camp ? Ils n'étaient pas trop mauvais parce que, toujours la même chose, avec cette convention de Genève, nous sommes devenus des « Juifs d'échange ». A Bergen-Belsen, il y avait des « Juifs d'échange ». Ils espéraient pouvoir nous échanger contre tout un tas de trucs, des camions, peut-être même contre des prisonniers allemands faits par les Alliés. Pour nous, ils n'ont jamais abouti. Il y a eu quelques échanges, je ne sais plus comment ça s'est passé. Mais de ce fait là, on était mieux traitées que des déportés « normaux », les SS nous maltrahaient moins. Non pas que l'on ait eu plus à manger que les autres déportés, on a eu pareil. Mais on était moins battues. Pour les appels, c'était la même chose... Mais les commandos étaient moins durs - parce que dans tous les camps il y a des commandos qui travaillent -, et les commandos où allaient nos groupes de femmes de prisonniers étaient à l'intérieur. Les commandos les pires étaient évidemment les commandos à l'extérieur, quand il pleut, il neige, et qu'il fait si froid. Les nôtres avaient des commandos où il fallait travailler pendant 12 ou 15 heures. Mais enfin, c'était à l'intérieur. Il y avait notamment la récupération des bas de bottes des SS, de leurs uniformes quand ils avaient été salis, plein de sang, il y en avait qui étaient morts là-dedans, on récupérait les vêtements, tout ce qu'on pouvait récupérer, parce que ça pouvait servir. Mais ça se faisait à l'intérieur. Donc c'était des commandos moins durs que les commandos extérieurs où il faut transporter des rails de chemins de fer, des wagons, tout ce que vous voulez... Ce n'est pas pareil. Vous voyez, on avait quand même toujours des conditions différentes, grâce à cette convention de Genève qui nous a suivis. C'est extraordinaire que ces gens qui nous maltraient comme ça paradoxalement

respectent la convention de Genève, souvent c'est un peu de la propagande, ça leur permet de dire : « vous voyez ? Nous respectons ce que nous devons respecter ».

Vous avez été témoin de vols, des détournements etc. par les SS ?

Ça, je n'ai jamais vu. J'ai vu des SS brutaux. J'ai vu une fois trois SS s'acharner sur un déporté. Bergen-Belsen est un camp séparé en divers sous-camps. Notre camp, le « camp de l'étoile », puisque nous portions l'étoile, était un camp d'otages, mais on apercevait ce qu'il se passait de l'autre côté du barbelé dans le camp voisin. Dans le camp voisin, j'ai un jour vu trois SS qui s'acharnaient contre un homme, qui l'ont tué littéralement à coups de talon de bottes. Mais chez nous il n'y en a pas eu.

De même qu'il y a eu des cas de cannibalisme [entre détenus] à Bergen-Belsen, parce que la faim était épouvantable, surtout dans les dernières semaines - ça a été quelque chose d'effroyable, il n'y avait plus rien, plus rien à manger. C'est un jour, en déambulant entre deux barraques, que j'ai aperçu dans le camp voisin un cas... Des déportés qui étaient en train de bouffer un de leurs camarades... On n'a pas eu ça chez nous. On savait qu'il y avait ça dans le camp mitoyen, mais pas nous. On a eu cette chance de ne pas arriver jusque-là.

Comment s'est passée votre libération ?

Je n'ai pas été libérée au camp. Il y avait des évacuations à la fin de la guerre, Hitler avait dit qu'il voulait garder des déportés parce que, jusqu'au bout, il a cru qu'il allait gagner ; donc il lui fallait ses déportés pour travailler pour lui : faire les armes, travailler dans les usines d'armements. On sait très bien que les armements ont été fabriqués par les déportés. Ils y mouraient, ils mouraient à la tâche.

Ils faisaient évacuer. C'est invraisemblable, cette histoire : les gens d'un camp partaient vers un autre, ceux de ce camp-là partaient vers un autre encore... Il fallait les faire échapper aux endroits où ça se battait, les Russes arrivaient d'un côté, les Anglo-Américains de l'autre, donc il y avait des champs de bataille dans tous les coins, et les malheureux déportés là-dedans étaient dans des trains qui essayaient de circuler, d'aller je ne sais pas où. De temps en temps, les trains étaient la cible d'un bombardement allié, qui les prenaient pour des trains de troupe. Mon train a été bombardé, je crois qu'on a eu des blessés. Il a bourlingué, j'ai su plus tard qu'il devait aller à Theresienstadt. Il n'a jamais réussi parce que ça se battait partout, il avançait, il rebroussait chemin, il repartait... Ça a duré des jours, 15 jours de train. On n'avait plus rien à manger, plus rien du tout. On

cueillait des orties qu'on cuisait sur deux cailloux. On avait surtout beaucoup de mort parce qu'on avait le typhus. A Bergen-Belsen, le typhus, ça a fait des ravages. Après notre départ ça n'a pas arrêté... Ils ont dû brûler le camp à cause du typhus. Il y avait même des libérateurs, des gamins anglais, qui l'avaient attrapé, le typhus. C'était épouvantable comme épidémie. Donc nous on en avait plein le train, on avait des gens qui mouraient. Je pense toujours au petit Poucet qui semait des cailloux derrière lui, nous on semait des cadavres, parce qu'on jetait nos cadavres hors du train, on ne savait pas quoi en faire... On n'avait pas de fours crématoires ambulants, alors on jetait nos cadavres, puis le train avançait. On se lavait comme on pouvait, quand le train s'arrêtait près d'un ruisseau, on essayait de s'épouiller, on buvait cette eau là... On n'avait rien, plus rien à la fin, plus rien. On a vu quelques gardiens SS en costume civil qui sont partis. Ils avaient tout prévu. Ils avaient parfaitement prévu, ils savaient très bien.

Au bout de 15 jours, le train s'est arrêté, pas très loin d'un pont sur l'Elbe, et on a su plus tard que le pont avait été miné pour nous y faire passer, et que, voyant qu'on ne savait plus quoi faire de nous, on allait faire sauter le train pendant qu'il serait sur le pont. Le lendemain matin, quand on s'est réveillées, on était libérées, parce que des Russes étaient arrivés pendant la nuit. J'ai été libérée – mon mari dit toujours que c'est comme dans un conte de fée – par des soldats à cheval avec des chapkas sur la tête. Ils nous ont dit : « vous êtes libres ». On est libres. Il faut que j'explique ce que c'est que la liberté pour un déporté. C'est quelque chose que le déporté ne comprend pas. Je me souviens d'une amie de ma mère, Madelon - arrêtée en même temps que nous -, qui m'a dit quand elle était très vieille : « tu sais, quand on m'a dit que j'étais libérée, c'était quelque chose à quoi j'avais tellement rêvé que je n'y croyais pas ». C'est vrai que cette libération, on n'y croit plus, on ne la comprend pas, on ne voit plus ce que c'est. Etre libre, c'est quoi ? Avant tout, c'est manger. La liberté, c'est manger. Les déportés doivent manger, ils n'en peuvent plus de faim, des souffrances de faim. Il y avait là, à côté du train, une maison de garde-chasse je crois, il y avait des clapiers : les femmes ont attrapé des lapins, elles les ont tués, dépouillés – elles n'avaient jamais fait ça de leur vie -, elles les ont cuits sur des cailloux, avec les orties. On s'est partagé ces lapins, on a dû avoir chacune trois bouchées, et encore... Mais au moins on avait quelque chose à se mettre sous la dent. Il fallait manger. Souvent, les enfants, quand je vais témoigner, me disent : « à quoi avez-vous pensé quand vous avez été libérée ? » Manger. Pas autre chose. La philosophie, ce sera pour plus tard.

Les Russes étaient là ; on avait deux camarades qui parlaient russe, elles ont discuté avec les soldats, qui ont dit : « il y a là un village, les Allemands sont partis, les maisons sont vides : allez-vous installer là ». On s'est installées là, dans ce village, qui existe toujours, qui s'appelle Tröbitz. J'y suis allée il y a quelques années, mais je n'ai pas retrouvé la maison dans laquelle j'étais. C'est là que j'ai attendu que mon père me retrouve. Nous avions, paraît-il, disparu de la circulation, plus personne ne savait ce qu'on était devenues, parce qu'étant donné que nous avions le typhus, les Russes avaient fait un cordon sanitaire autour du village : personne n'avait le droit ni d'en sortir, ni d'y entrer. Ils avaient ouvert un hôpital militaire, dans lequel on a mis tous les malades, y compris Maman, parce que moi je n'ai pas eu le typhus. Je ne sais pas pourquoi. Maman a été transportée là, je ne l'ai pas vue pendant les deux mois où je suis restée à Tröbitz, je l'ai retrouvée le jour où j'ai retrouvé Papa, il était venu nous chercher.

J'ai retrouvé Papa le 6 juin, je lui ai sauté dans les bras, je lui ai dit : « Papa, c'est le plus beau jour de ma vie ! ». Ce qui est amusant c'est que jusqu'à sa mort, tous les ans le 6 juin, je lui ai dit : « Papa, c'est le plus beau jour de ma vie ! », ça faisait partie des rites familiaux.

Et le retour à la vie normale ...

La vie redevient tout à fait normale parce que l'on n'a pas le choix. Il faut faire comme tout le monde, même si on est malade, même si l'on n'a pas le sous, même si on n'a – comme nous au début – plus d'appartement, parce qu'on l'a donné à un collaborateur. Il faut reprendre tout, il faut recommencer. Moi, il faut que je retourne à l'école. Ce n'est pas simple, mais on ne nous attend plus. On ne nous attend plus parce que la France est libérée en 1944. Quand nous revenons, nous sommes en 1945. La France a déjà repris sa vie. Qu'est-ce que c'est que ces gens-là qui s'amènent, avec des têtes pareilles, avec des corps tellement maigres... Mais qu'est-ce qu'ils viennent faire ? On se remet dans le moule, on ne s'occupe pas de nous. J'ai retrouvé un papier du médecin disant que vu mon état, je devrais avoir un mois de repos (*rires*). Un mois de repos ! Je viens d'avoir trois ans d'emprisonnement, il me faut un mois de repos... Il y a une incompréhension totale. C'est pour cela que l'on va se taire.

Vous n'avez pas parlé directement après la guerre ?

Non, j'ai parlé très longtemps après les faits. Je crois que ce sont les déclarations des négationnistes qui nous ont fait parler. Quand ils ont commencé à dire « ce n'est pas

vrai », on a dit « c'est pas possible ». Personnellement, moi, j'ai mon livre. Comme on n'en parlait pas, j'étais très malheureuse, au fond, de ne rien dire. Je ne pouvais pas raconter à mes petites camarades : j'ai essayé un jour, elles m'ont regardée comme si j'étais complètement toquée. Evidemment, on ne comprenait pas du tout, ce qu'on racontait c'était des choses monstrueuses, donc on ne pouvait pas les raconter. Alors j'ai pris des petits papiers, j'ai commencé à prendre des notes des moments les plus forts. Quelques années après, il fallait que j'écrive vraiment. J'ai écrit ce livre, en reprenant mes petits papiers, et les petits papiers que j'avais dans la tête, qui sont plus ou moins partis maintenant. Il est certain que si je devais écrire mon livre aujourd'hui, il ne serait plus du tout le même, il n'y aurait plus tous ces détails, qui étaient tout frais encore à l'époque.

Au sein de votre famille, vous en avez parlé plus rapidement ?

Même en famille, on n'en parlait pas. Est-ce que c'est parce qu'on avait vraiment un besoin d'en sortir sans qu'on se le dise, je ne sais pas. Mais je n'ai jamais vraiment parlé des camps avec mes parents. On en a parlé quand mes parents ont écrit leur propre livre, là oui, on s'est mis à en reparler. Peut-être sur la fin de sa vie, j'en ai parlé avec Maman. Ce n'était pas de ça dont on parlait, il fallait vivre !

Maintenant, vous trouvez que c'est important d'aller en parler aux enfants dans les écoles ?

Il le faut, parce qu'il faut mettre les gens en garde. Le populiste type, la caricature du populiste, c'est Hitler, mais qui nous dit qu'il ne peut pas y en avoir un autre ?

Entretien réalisé par Marion Munch le 30 mai 2018, au domicile de Francine Christophe.